

## **ATELIER 62 : UN RECIT LITTERAIRE DU TRAVAIL EN FRICTION AVEC LES SCIENCES SOCIALES**

**MARTINE SONNET**

Institut d'histoire moderne et contemporaine (CNRS/ENS) Paris

martine.sonnet@ens.fr

<http://martinsonnet.fr/Site/Accueil.html>

**Résumé :** *Atelier 62* (paru aux éditions Le temps qu'il fait en 2008) est un récit littéraire qui retrace l'itinéraire professionnel de mon père, artisan forgeron campagnard « ouvriérisé » par l'exode rural des années 1950. L'épicentre du livre se situe aux forges – l'atelier 62 - de l'usine Renault à Billancourt entre 1951 et 1967 quand mon père y travaillait ; atelier reconstruit par l'écriture au moment même où l'usine était en cours de démolition. Le texte compose avec de l'autobiographique (souvenirs d'enfance), du biographique (vie de mon père et histoire familiale), du matériau sociologique et des « papiers collés témoins » (extraits de journaux syndicaux et d'archives provenant de l'usine). La bonne réception de ce texte hybride incite à réfléchir au traitement littéraire d'archives et d'éléments issus des sciences sociales pour écrire le travail, et conférer à un destin personnel une dimension collective.

**Mots-clés :** usine – archives - mémoire collective - sciences sociales - récit

**Abstract :** *Atelier 62* emphasizes my father's working life. He started as rural blacksmith and cartwright in the 1930's but his condition was disrupted by the great drift from the land after Second World War. Then he joined the ranks of the urban working class. The title « Atelier 62 » refers to the forges in the car factory Renault in Billancourt where he worked from 1951 to 1967. The car production ended in 1992 and the buildings of the factory were knocked down in 2004-2006. This end threw me in rebuilding with words my father's department to keep alive these men who hardly worked there. The book mixes autobiographical and biographical materials with elements from social studies, firm archives or extracts from unions papers simply inserted by « copy and past ». The reading of the book by many gave way to letters by readers whose families experienced the same upheaval, revealing me that juxtaposition of the two points of view – personal and collective – turned to be an efficient way to write human impact of this paroxysmic moment of industrial work in XX<sup>th</sup> century.

**Keywords:** factory – archives - collective memory - social sciences - history

Auteure d'*Atelier 62* (Sonnet, 2008) donc dépourvue de la distance mais aussi des compétences en études littéraires qui m'en permettraient une approche critique, je me propose simplement de témoigner ici sur mon expérience de l'écriture d'un lieu et d'un moment de l'histoire du travail industriel, perçus au prisme d'un destin individuel renvoyant à un collectif ouvrier. Lieu et moment paroxysmiques de l'expansion industrielle au XX<sup>e</sup> siècle en France puisqu'il s'agit du cœur de ces années dites *Trente Glorieuses*, qui vont du sortir de la Seconde Guerre mondiale au choc pétrolier du début des années 1970, considéré en son site le plus emblématique, l'usine de construction automobile de la Régie nationale Renault à Billancourt, aux portes de Paris, en bord de Seine et sur le fleuve même en son île Seguin. Une usine qualifiée de forteresse ouvrière (Frémontier, 1971) : jusqu'à 40 000 travailleurs rassemblés là et, au total, un million qui y passent en un siècle de fonctionnement, des dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle à la fermeture en 1992. Très majoritairement des hommes : 11% de femmes parmi l'ensemble du personnel mais 8 % seulement dans les ateliers.

Le destin individuel privilégié par le livre est celui de mon père, artisan forgeron campagnard « ouvriérisé », comme beaucoup de ses semblables, par l'exode rural des années 1950 consécutif à la mécanisation du travail agricole. L'épicentre du récit se situe donc aux forges – cet atelier 62 - de Renault à Billancourt, entre 1951 et 1967, quand mon père y travaillait ; mon but étant de le reconstruire par l'écriture, d'en restituer les conditions de travail et de le ré-animer, au moment même où les murs de l'usine désaffectée étaient livrés aux bulldozers. Le livre a été écrit en 2006 quand la démolition se terminait et alors que mon père était mort depuis 20 ans.

L'écriture d'*Atelier 62*, est « postée » entre littérature et sciences humaines. Je n'ai pu m'en acquitter qu'en me déplaçant de l'histoire – ma discipline – et de ses normes académiques vers la littérature, en même temps que je devais aller puiser des connaissances produites par diverses sciences sociales, notamment la sociologie. Le texte procède donc d'une friction entre plusieurs champs d'écritures et de recherches. Le caractère inclassable qui en résulte lui a été beaucoup reproché avant publication puisque le manuscrit a essuyé 18 refus avant d'être accepté par un éditeur qui l'a publié sans aucune retouche ni coupure. Le livre compose avec du biographique (vies de mon

père, de ma mère et de ma fratrie) de l'autobiographique (souvenirs de mon enfance), des matériaux provenant d'enquêtes, études ou statistiques sociologiques, démographiques, anthropologiques, économiques, politiques etc. éclairant un contexte que je connaissais mal. À quoi s'ajoutent, au plus près du quotidien des forgerons dans l'atelier 62 lui-même, ce que j'appelle les « papiers collés témoins » : archives brutes intégrées par citations directes avec références précises, coupures de journaux syndicaux, extraits de procès-verbaux de réunions direction/syndicats, comptes-rendus de réunions d'instances de dialogue social comme le Comité d'établissement ou le Comité d'hygiène et sécurité du travail, etc.. Je qualifie *Atelier 62*, fort de l'amalgame de tous ces composants et dénué de toute fiction volontaire, de récit littéraire plutôt que de roman. Son infime part de fiction, involontaire, résulte de quelques erreurs dans la transmission de la « geste familiale » antérieure à ma venue au monde et les faux souvenirs ainsi générés font, à leur façon, partie de l'histoire.

Pourquoi et comment l'amalgame de tous les matériaux mobilisés produit-il de la littérature ? Pourquoi étais-je contrainte d'en passer par là pour réédifier, en l'écrivant, l'atelier disparu et restituer ses conditions de travail ? Telles sont les questions orientant ma réflexion/témoignage ; s'en ajoute une, subsidiaire, générée par la bonne réception du livre, portant sur l'efficacité de sa construction : je suis bien consciente qu'un essai historique étayé sur les mêmes sources n'aurait pas rencontré un tel écho.

### **Genèse de l'écriture d'*Atelier 62***

Bénéficiant de mon savoir-faire d'historienne quand il s'agit de chercher et d'accéder à des archives, puis de les décrypter, l'écriture de mon récit sur les forgerons de Billancourt n'en procède néanmoins aucunement. Mon activité d'historienne est consacrée au XVIII<sup>e</sup> siècle et aux femmes (Sonnet, 2011) et jamais ne me serait venue l'idée de me pencher sur l'histoire industrielle et ouvrière du XX<sup>e</sup> siècle lorsque j'ai eu à définir mes sujets de travaux universitaires puis de recherches. Ces toutes dernières années, si le travail comme objet d'histoire m'intéresse, c'est celui des femmes : j'anime depuis trois ans le séminaire interdisciplinaire « Femmes au travail, questions de genre, XVe-XXe siècles » à l'Institut d'histoire moderne contemporaine. L'écriture d'*Atelier 62* ne résulte pas non plus d'une mauvaise conscience de classe qui

m'animerait en tant que « transfuge », premier maillon d'une lignée familiale à avoir accédé à l'université. Je ne me reconnais pas dans la façon dont Annie Ernaux (Ernaux, 2011) ou Didier Eribon (Eribon, 2009) s'observent par l'écriture se déplacer d'un ancrage social à un autre, via l'accès à des professions intellectuelles. Je n'éprouve pas le sentiment d'avoir trahi mon milieu d'origine et crois à une certaine ubiquité sociale, facilitée dans la mesure où les bénéfices symboliques et matériels du déplacement opéré ne vont pas forcément de pair. En revanche, si j'ai très tôt été sensible aux recherches que les écritures autobiographiques suscitent – au premier rang desquelles celles de Philippe Lejeune – reliant cette production d'écrits à l'accomplissement d'un déplacement dans l'espace social, c'est sans doute que je me sentais confusément concernée... En tant qu'historienne je recourais abondamment aux écrits du for privé : journaux, correspondances, autobiographies (Sonnet, 2011a) (Sonnet, 2012).

M'être strictement tenue à mon écriture d'historienne, de ma thèse soutenue en 1983 jusqu'à la fin de l'année 2005, ne m'a pas empêchée de comprendre entre temps que l'une des raisons, et non la moindre, pour laquelle j'étais devenue historienne était que cette discipline me procurait le prétexte légitime dont j'avais besoin pour oser écrire. La tentation d'une écriture plus personnelle m'habitait de longue date sans que je passe à l'acte ; j'étais juste particulièrement soucieuse de la forme de mes travaux, consacrant à leur écriture un temps probablement plus long que la moyenne de mes collègues. Collègues parmi lesquels j'admire celles qui, comme Arlette Farge ou Chantal Thomas, conjuguent élégamment histoire et littérature. Compte tenu de l'antériorité de la tentation, l'écriture d'*Atelier 62* me semble une écriture « à débit différé », longtemps retenue mais irrépensible dès lors que l'échéance est arrivée.

Le facteur déclenchant tardivement mon écriture à la première personne intervient à la fin de l'année 2005 alors que l'usine Renault, qui n'avait jamais éveillé ma curiosité tant qu'elle tenait debout, est presque rasée. Devant des photographies d'Antoine Stéphani (Stéphani & Bon, 2004) faites dans ses murs juste avant le début de la démolition, je prends brutalement conscience que la disparition de cette usine du paysage parisien m'est absolument insupportable en ce qu'elle signifie la négation de toutes les vies qui lui ont été suspendues pendant un siècle – et parmi elles, celle de mon

père, donc la mienne. Je suis dès lors saisie par la nécessité impérieuse de résister à la démolition en réédifiant par l'écriture, seul outil à ma disposition, ce que l'on détruit à Billancourt. L'émotion ressentie devant ces photographies, en particulier celles des anciens vestiaires porteurs dans leur décrépitude des dernières dépouilles d'humanité des lieux, est assez forte pour lever l'inhibition ancienne qui m'empêchait de m'aventurer hors des sentiers de mon écriture professionnelle. L'écriture réparatrice est une affaire personnelle et je m'y engage sans commande extérieure ni programme mais avec un fort sentiment d'urgence. Dans la course de vitesse à livrer contre la démolition des ateliers, les bulldozers ont une considérable longueur d'avance...

### **Quelles fondations pour reconstruire ?**

En premier lieu, je pense moins à écrire le travail que son lieu, précisément, en train de disparaître. C'est par l'écriture du lieu, où je n'ai jamais mis les pieds (ni dans l'atelier 62 ni dans le reste de l'usine, ni à ses abords immédiats), que j'arriverai à celle du travail aux forges et des hommes qui s'y adonnent. Le seul élément concret dont je dispose au départ est une petite photo de mon père prise à Billancourt par un photographe ambulancier ; le cliché est reproduit sur la couverture de l'édition originale du livre et à l'intérieur de l'édition de poche. Image au fort pouvoir évocateur, tant à propos de l'homme dont elle affirme la carrure et pose la démarche, que de son environnement - la rue pavée, le bistrot, les publicités - mais qui ne dit rien sur les forges dont j'ignore tout. Les seuls souvenirs que j'en ai passent par le corps abimé de mon père : images comme celle de l'eczéma sur ses mains et avant-bras, leitmotiv comme son « j'entends haut » justifiant sa surdité, ou gestes comme sa manie d'ouvrir toutes les fenêtres pour respirer mieux – changer d'air.

Ne disposant que de ces bribes de mémoire, j'écris d'abord très vite une série de textes sur la vie de famille, dont le travail du père proprement dit est absent, puisque l'homme qui disparaît quotidiennement dans l'usine n'en raconte rien à son retour, mais intrinsèquement suspendue à cette usine néanmoins. L'embauche à Billancourt a justifié le déménagement familial de la campagne à la ville, vécu par tous comme un arrachement sauf, du moins consciemment, par moi alors âgée de six mois, benjamine tardivement ajoutée à la fratrie. Les souvenirs d'enfance qui m'ouvrent subjectivement

l'accès au territoire que je veux restituer s'écrivent naturellement à la première personne, me sortant, d'emblée et non sans trouble, de mon écriture d'historienne. Sur quelle légitimité prendre appui ? J'embarque dans mon récit des gens – ma famille ou les ouvriers de l'atelier 62 dont je serai amenée à citer les noms – qui n'ont rien demandé et ignorent tout de mon entreprise.

Dans le temps même de l'écriture autobiographique, passage obligé pour pallier mon ignorance initiale, je cherche de quoi reconstruire les forges, dont je ne sais pas encore que l'usine les désigne par « département 62 » ou « atelier 62 » (le fichier *word* que j'ai créé s'appellera longtemps « Forges »). J'ai vite fait de comprendre que rien n'a été écrit à leur propos. Les recherches historiques, sociologiques ou économiques développées à partir des années 1950 sur Billancourt et le personnel de Renault ne portent jamais sur ces secteurs de l'usine, forges et fonderies, dans lesquels le travail se pratique encore à l'ancienne. Les études disponibles concernent le travail à la chaîne, l'introduction de machines à la pointe de la technologie, la taylorisation, en vigueur dans les ateliers de montage. Les chercheurs s'intéressent au travail moderne, aux processus d'automatisation visant à produire toujours plus de voitures et qui sont grands consommateurs d'ouvriers dénués de qualification, les O.S. - ouvriers spécialisés (dans l'accomplissement d'un geste unique). Dans les forges, les ouvriers sont plus qualifiés, plus souvent O.P. (ouvriers professionnels), riches d'un savoir-faire antérieur qui peut avoir été acquis et pratiqué dans un cadre artisanal, comme dans le cas de mon père. Sur ces hommes et leur labeur, je ne dispose donc d'aucune information de seconde main, il me faut partir de matériaux non encore utilisés par les chercheurs. Dès lors, mon intérêt initial pour le lieu s'accompagne d'une curiosité croissante pour le travail des forgerons lui-même, travail qui reste à écrire. Le silence sur leur condition renvoie aux souvenirs du photographe Willy Ronis (Ronis, 2008) invité par Renault en 1950 à photographier l'usine mais dont la célèbre photo des quatre forgerons, magnifiés par les rais de lumière tombant sur eux du toit de l'atelier, n'est pas retenue pour le livre de prestige *L'automobile de France* (R.N.U.R., 1951) visant à donner de la Régie une image positive et tournée vers l'avenir. « Trop à la Zola » explique-t-on au photographe pour justifier l'élimination de son cliché.

Pour restituer le quotidien du travail et sa pénibilité, à propos duquel je me dresse une petite liste de sujets incontournables, comme le bruit, la chaleur, les cadences, les accidents, les grèves et luttes qui en découlent etc., je m'engage dans la quête de traces écrites au plus près de l'atelier, donc « à chaud ». Mon père n'est plus là pour me raconter et je ne veux pas qu'un autre récit personnel déformé ou reconstruit par les années écoulées, se substitue à sa parole. Je ne cherche pas à interroger les derniers ouvriers ayant fréquenté les lieux et je n'imagine d'ailleurs pas (à tort) que leurs rangs puissent compter d'anciens forgerons. Les forges ont fermé dès 1972, soit vingt ans avant le reste de l'usine, et les forgerons ne faisaient pas de vieux os. Je n'entrerai en contact avec l'association des anciens ouvriers de Renault qu'une fois le livre publié.

Dans le parti-pris de m'en remettre exclusivement à des sources écrites, intervient sans doute ma pratique d'historienne dix-huitiémiste : je n'ai aucune expérience de la collecte d'archives orales n'ayant jamais le réflexe d'aller demander à quiconque comment les choses se passaient... Je ne demande rien à personne non plus pour écrire l'histoire familiale à l'arrière plan de mes souvenirs constituant le « texte-enfance » (élaboré les six premiers mois) qui deviendra la série de chapitres numérotés en chiffres arabes, entrecroisé avec le « texte-usine » numéroté en chiffres romains (écrit les six mois suivant, une fois les sources repérées). Je n'écris que ce dont je me souviens personnellement ou qui est parvenu originellement et spontanément à ma connaissance ; des choses d'avant moi que j'ai toujours sues (ou cru savoir).

### **Des matériaux à assembler**

La documentation que je rassemble s'organise en cercles concentriques. Le plus large m'éclaire le contexte économique et social dans lequel s'inscrit l'itinéraire professionnel de mon père, avec toutes ses répercussions familiales, de l'artisanat rural au salariat ouvrier industriel urbain. Je lis les travaux sociologiques et ethnologiques accompagnant le basculement démographique faisant passer la France d'une population majoritairement rurale à une population majoritairement urbaine, au début des années 1950, produits jusqu'au terme de cet épisode d'expansion industrielle qui semblait irrésistible mais s'est enrayé au début des années 1970. Dans cette catégorie se rangent notamment les enquêtes sur la vie et le logement des familles ouvrières en banlieue

parisienne conduites pour le CNRS sous la direction de Paul-Henry Chombart de Lauwe (Chombart de Lauwe, 1960) et il se trouve que la cité dans laquelle mes parents obtiennent en 1956 un appartement HLM (Habitation à Loyer Modéré), après cinq ans d'attente et de vies séparées, est l'une des trois cités observées par l'équipe du Centre d'études sociologiques en 1957.

Plus proches de mon sujet central sont mes lectures sur l'usine de Billancourt dans son ensemble, contributions de sociologues du travail, d'économistes, mais aussi de journalistes (Frémontier, 1971) et de militants (Mothé, 1965) impliqués dans les luttes sociales du tournant des années 1960/1970, autour du « moment 68 ». La thèse en sociologie du travail d'Alain Touraine sur l'évolution du travail ouvrier aux usines Renault (Touraine, 1955), même si elle n'évoque qu'incidemment les ateliers à l'ancienne comme les forges (dans lesquels le travail évolue beaucoup moins spectaculairement qu'ailleurs et tend même vers sa disparition), m'initie à l'organisation générale de l'usine. C'est dans sa liste numérotée des départements et ateliers que je repère le 62 « Forges et traitement ».

Enfin, pour atteindre le cœur même de mon projet d'écriture, la ré-édification de l'atelier 62, je dépouille systématiquement, pour la période qui m'intéresse, les journaux politiques et syndicaux liés à l'usine, de même que la presse de l'entreprise (portant la bonne parole de la direction), des procès-verbaux de rencontres mensuelles délégués du personnel/direction ainsi que d'autres archives ponctuelles tirées du fond des archives de l'entreprise dans lesquels l'atelier 62 et les nombreux problèmes de son personnel ont des chances d'être évoqués. Le repérage des documents accessibles et pertinents m'est facilité par l'inventaire des sources établi par l'historienne Laure Pitti pour sa thèse (encore inédite) sur les ouvriers algériens de l'usine (Pitti, 2002).

Parmi mes lectures, deux journaux de grand format avec photographies en noir et blanc, me plongent au cœur du quotidien des forges, précisément là où je voulais m'introduire : *La voix de l'usine Renault* journal mensuel de la CGT et *L'écho des métallos Renault*, journal, paraissant tous les 15 jours, de la section de Billancourt du Parti communiste. Dans chaque numéro de *L'écho des métallos Renault* une page « En direct des ateliers » répertorie tous les faits marquants survenus dans les différents

ateliers lors de la quinzaine écoulée. *L’Echo des métallos* fait appel aux ouvriers pour le signalement de ces événements mais les articles sont rédigés par des permanents de la CGT. On y évoque les forges quasiment chaque quinzaine, leurs conditions de travail difficiles, les accidents fréquents et les maladies professionnelles non reconnues comme telles, la revendication jamais satisfaite d’une retraite anticipée avant 65 ans - âge que les ouvriers de l’atelier 62 atteignent rarement -, et les débrayages et grèves que ces conditions suscitent. À Billancourt les 1200 forgerons (deux équipes de 600 en alternance, une du matin, une de l’après-midi) incarnant encore les valeurs mythologiques du métier et la force physique qui lui est associée, mais asservis aux cadences et contraintes de la productivité forcée, sont dans une situation paradoxale. Caste d’hommes forts marchant en tête des cortèges de manifestations, mais très vite usés et déclassés dès qu’ils perdent la santé nécessaire à leur tâche ; déclassément qui bafoue leur fierté autant qu’il lèse leur feuille de paye en les privant en fin de carrière de la « prime d’atmosphère » et de la « prime de chaleur » auxquelles ils ont plus que légitimement droit. Une cellule du Parti communiste est active dans l’atelier 62, ce qui fait que l’information remonte bien de l’atelier à *L’écho des métallos* et à *La voix de l’usine Renault* ; deux journaux soumis aux règles générales de la presse, donc au dépôt légal, consultables à la Bibliothèque nationale de France.

Tous ces articles de presse politique et syndicale sont très bien écrits, avec ironie parfois, colère souvent, en empathie toujours avec le personnel de l’usine dont ces journaux défendent les intérêts. Une empathie que je partage et que je laisse totalement filer de ma lecture à mon écriture. Savoir si la CGT et le Parti communiste ne noircissent pas un peu le tableau pour le rendre encore plus « zolesque » ne m’intéresse pas : je fais corps avec les travailleurs. Je ne critique pas mes sources, je ne cherche pas à les recouper et j’assume ces transgressions délibérées des règles de l’écriture historique. Si, en tant qu’historienne, je ne saurais écrire sur un sujet envers lequel je n’éprouve aucune sympathie, jamais je ne laisse celle-ci prendre le pas sur toute autre considération comme je le fais dans le cas des forgerons.

La force de ce que me disent les ouvriers « en direct de leur atelier » disqualifie toute paraphrase de ma part et me dispense de me risquer à l’interprétation ou à l’analyse. Il

suffit de les laisser dire, en précisant où sont recueillies les informations, qui parle et à quel moment, et d'appliquer le même traitement – découpage, assemblage, collage sans fioritures – à l'ensemble des matériaux disponibles pour restituer l'ordinaire des jours à l'atelier 62. Les documents que je mobilise sont d'une qualité littéraire qui me semble évidente, par leur style comme par leur langue. La terminologie des métiers, par exemple, est poétique et la confrontation des rhétoriques convenues, ouvrière et patronale, dans le jeu des séances de questions/réponses (ou plutôt non-réponses) porte sa part de dramaturgie. Le « texte-usine » qui ré-anime l'atelier relève bien de la littérature, tout chargé d'archives brutes qu'il soit.

Face aux sources utilisables, je fais preuve d'une sorte de boulimie : je veux noter absolument tout ce qui ressortit aux forges, je recopie les informations, mot à mot, à la main, sur mon « cahier de forges » et ouvre des listes pour tout ce qui s'y prête : appellations précises des métiers, noms des ouvriers morts avant d'atteindre l'âge de la retraite, répertoire des accidents etc. L'effet d'inventaire répond à mon souci d'honnêteté exhaustive à l'égard de ceux dont je parle, je ne veux rien perdre ni égarer quiconque en route. L'écriture dès lors entre en tension entre l'accumulation des détails « objectifs », collectés sur les forges et les forgerons, et l'économie drastique que je m'impose dans l'emploi de mes propres mots, que ce soit pour lier ces détails ou pour écrire mon enfance. J'enlève tout ce qui peut disparaître des phrases, jusqu'au risque de leur déséquilibre, et je cherche systématiquement les mots et les expressions les plus concentrés pour en dire le maximum. Je prendrai ultérieurement conscience que le rythme saccadé et abrupte de l'écriture résultant de ces principes n'est pas sans affinités avec le martellement des presses et des pilons qui résonne en permanence dans l'atelier.

Manier la documentation me permettant d'accéder concrètement dans l'atelier m'entraîne du destin singulier de mon père, seul que je maîtrisais, mais fort mal, au départ de mon écriture, vers le collectif ouvrier dans lequel il se fond. Une fois l'embauche de mon père et ses conditions relatées, celui-ci devient un « gars du 62 » comme les autres, logé à la même enseigne, jusqu'au chapitre consacré à sa mort qui l'en distingue à nouveau. Le « texte-usine », épine dorsale du livre même si ses chapitres s'écrivent en un second temps, se solidifie autour du collectif de travail et de

sa force. L'homme Amand Sonnet habite le « texte-enfance » en tant que père mais, rentré dans l'usine, il devient l'ouvrier matricule 96597, indissociable des autres. Contrairement à mon intention initiale, je renonce très vite à demander aux archives Renault la communication de son dossier de carrière personnel. D'une part, je choisis de respecter sa discrétion et son silence sur ce qu'il a vécu, lui personnellement, dans l'usine ; d'autre part, cela me semble inutile dès lors que je peux embrasser tous les ouvriers de l'atelier 62. Le travail et sa pénibilité unifient tous les hommes des forges au delà de leurs différences d'origines, de fonctions et de savoir-faire précis.

### **Le livre et ses lecteurs**

Quand j'ai traité tous les aspects du travail aux forges que je voulais aborder et atteint les limites que j'ai posées à mon récit d'enfance, je dispose, sans l'avoir cherché, de deux séries de 24 textes, sensiblement de mêmes longueurs. Entrecroiser les chapitres des deux veines, autobiographique et documentée, repérés par une numérotation distincte, s'impose et je teste différentes configurations jusqu'à trouver celle semblant faire résonner au mieux les textes entre eux.

Les nombreuses réactions de lecteurs qui me parviennent dès la parution du livre (Sonnet, 2011b) – réactions qui m'inciteront à créer mon site internet personnel pour faciliter les échanges - montrent que ceux-ci sont moins déroutés par sa composition que les éditeurs qui m'en retournaient le manuscrit au prétexte qu'il me fallait faire des choix, entre la vie de mon père et la mienne ou entre livre documentaire et roman. Les documents bruts cités dans le texte ne font pas obstacle au partage de l'émotion, le facilitent même dans la mesure où, silencieuse, je laisse chacun les recevoir à sa façon. Si je ne m'interpose pas visiblement, j'ordonne bien sûr l'assemblage, faisant passer ces documents par plusieurs états successifs d'objectivation/subjectivation qui brouillent les pistes entre le réel et ses écriture/lecture. *In fine*, l'atelier reconstruit et réanimé est un pur produit littéraire, possible à lire aussi comme une fiction.

Mais nombreux sont les lecteurs que le livre renvoie à des expériences proches ; leurs parents ou leurs grands-parents ont pareillement vécu un déracinement pour rejoindre une usine ressemblant à celle de Billancourt ou un bassin minier aux

conditions aussi rudes. L'accès donné à des archives et articles de presse produits en temps réel, et non à des retranscriptions de souvenirs recueillis oralement a posteriori, accroît la crédibilité des faits relatés. En dépit des biais induits par la nature partisane de mes sources, justifiant leurs références scrupuleuses, j'apporte la « preuve écrite noir sur blanc » de la pénibilité du travail ou des luttes par exemple. Quelque chose de l'ordre du « c'est vrai parce que c'était dans le journal » agit, réconfortant l'affirmation collective d'un groupe qui a partagé des expériences douloureuses, par le déracinement, les conditions puis la disparition du travail, en divers lieux dont les traces matérielles, comme les murs de l'usine Renault, sont gommés du paysage.

*Atelier 62* fournirait donc des preuves d'existence sensibles – et d'autant plus sensibles que portées parallèlement aux archives par une voix d'enfant -, de tout un pan de l'aventure ouvrière, quand certains voudraient faire croire que celle-ci est terminée. La crise économique actuelle, contredisant la certitude optimiste des travailleurs de force des Trente glorieuses que les choses seraient plus aisées pour leurs descendants, incite précisément ces descendants, qui se croyaient solidement intégrés aux classes moyennes urbaines, à s'inquiéter pour l'avenir de leurs propres enfants et à reconsidérer leurs trajectoires. La bonne réception du livre tient sans doute aussi à cette sensibilité aiguë aux conséquences de la panne de l'ascenseur social ; il peut fournir un arrière-plan rétrospectif aux interrogations que celle-ci suscite.

Dans les facteurs facilitant l'appropriation d'*Atelier 62* par les lecteurs, on pourrait enfin citer l'absence de stratigraphie chronologique événementielle : les années 1950/1960 et l'ordinaire de leurs jours y sont considérés comme un bloc de temps compact, pour la vie de famille comme pour la vie d'usine. Les faits se réduisent à leurs plus petits dénominateurs communs : ce qui était tout le temps comme ça pour tout le monde. Il est d'autant plus aisé de s'identifier avec les acteurs de cette histoire qu'il ne leur arrive rien d'extraordinaire. Il me paraît évident que si mon père n'avait pas quitté Billancourt six mois avant mai 1968, je n'aurais pu écrire le même livre, l'événement en forçant les pages.

### **Entre littérature et sciences humaines et sociales**

Mes collègues universitaires historiens me paraissent, dans l'ensemble, moins à l'aise face à ce livre hybride que les littéraires et les sociologues qui très vite m'ont invitée à en parler dans des séminaires et l'ont inclus dans des bibliographies distribuées à leurs étudiants. En littérature, le livre a été très vite intégré aux travaux sur les récits de filiation (Viart, 2009) ou sur l'autobiographie (Montémont, 2009, 2012). Des sociologues y ont été immédiatement sensibles également (Mauger, 2008), et des sociologues de la famille et de l'éducation (Gilles Moreau) ou du travail (Gwenaële Rot) l'intègrent à leurs enseignements et lectures conseillées.

Les historiens les plus immédiatement réceptifs à ma démarche sont, outre ceux qui ont décloisonné leur discipline en direction de la littérature, ceux qui sont engagés de longue date dans l'histoire ouvrière (Zancarini-Fournel, 2009) ou industrielle (Fridenson, 2009) ou explorent leur histoire familiale en impliquant fortement leur questionnement réflexif dans l'écriture (Jablonka, 2012). Je me sens beaucoup plus d'affinités avec cette dernière démarche, ou avec celle de Michel Winock (Winock, 2003) retraçant la vie de sa mère épicière en banlieue parisienne, qu'avec celles de l'historienne et des historiens auteurs de leurs *Essais d'ego-histoire* à la demande de Pierre Nora (Nora *et al.*, 1987) - Maurice Agulhon, Pierre Chaunu, Georges Duby, Raoul Girardet, Jacques Le Goff, Michelle Perrot et René Rémond. Le principe des *Essais d'ego-histoire* supposait de s'appliquer à soi-même sa méthode historique sans faire de littérature alors que je revendique précisément le contraire. Symptomatique, me semble-t-il, d'un certain quant à soi autobiographique des historiens, le livre de Mona Ozouf, *Composition française* (Ozouf, 2009), s'ouvre par un très beau récit d'enfance et de jeunesse en Bretagne, mais dans sa dernière partie, l'historienne prend du recul et livre une réflexion beaucoup plus théorique autour des valeurs républicaines.

Marginal par rapport à l'écriture ego-historienne, *Atelier 62* s'apparente en revanche à quelques autres récits qui lui sont sensiblement contemporains, classés comme lui au rayon « littérature » des librairies et infusés, eux aussi, de sciences humaines et sociales. Ainsi les premiers ouvrages d'Eric Chauvier, anthropologue, intégrant à ses intrigues/arguments ses pratiques professionnelles d'observation (Chauvier, 2006,

2008). L'écrivain Philippe Vasset, géographe de formation, mobilise la géographie et la cartographie dans son ouvrage *Un livre blanc*, sous-titré « récit avec cartes » (Vasset, 2007). Il s'y propose d'explorer systématiquement des « blancs » de la carte Ile-de-France de l'IGN Institut géographique national) et fait le récit de ses expéditions. Enfin, le très beau livre de Jean-Christophe Bailly *Le dépaysement, voyages en France* (Bailly, 2011), qui mêle géographie, histoire et sociologie dans une lecture poétique des paysages français, partant des cours d'eau, des abords des villes ou des infrastructures ferroviaires, constitue, à mes yeux, l'exemple le plus littérairement abouti de cette intrication littérature/sciences humaines dont l'écriture du travail n'est donc pas la seule à bénéficier.

### **Conclure avec Pierre Bergounioux**

L'écrivain Pierre Bergounioux, à qui j'ai emprunté la citation placée en exergue d'*Atelier 62*, s'est exprimé à plusieurs reprises sur le rapport entre la littérature et le développement des sciences humaines et sociales au XX<sup>e</sup> siècle – histoire et sociologie en particulier. En 2006, quand paraît son premier *Carnet de notes* (Bergounioux, 2006a), la question de la complémentarité de la littérature et de l'histoire lui est posée dans un entretien pour le supplément livres du *Monde* :

Question : « La littérature à vos yeux, entretient un rapport étroit avec l'histoire. Vous considérez que l'écrivain s'occupe des « détails que l'historien, forcément néglige »...

Réponse de Pierre Bergounioux : Je dirai que c'est un seul et même discours qui s'est diffracté. L'histoire, qui avance par longues enjambées, ne peut pas descendre à ce détail exquis, irremplaçable, chatoyant, infiniment précieux dont se nourrit la littérature (...) L'historien, surtout depuis Braudel et son histoire longue, est celui qui brasse des destinées par milliers, par millions, la durée par siècles... des vastes périodes qui échappent à la conscience que nous en avons. Il faut fatiguer des montagnes d'archives avant de se faire une idée des processus énormes au regard de quoi notre vie n'est rien. (Bergounioux, 2006b: 12)

Et dans un livre d'entretiens avec son frère Gabriel Bergounioux, l'écrivain évoque en quoi l'émergence des sciences sociales a changé la littérature, bousculée par

l'intrusion récente, très dérangeante, des sciences sociales dans le paysage. De Marx à Max Weber et à Pierre Bourdieu, elles ont offert aux agents sociaux que nous sommes des lumières décisives sur ce

qu'ils sont et font, qui n'est jamais ce qu'ils croyaient. Une chose est de vivre, autre chose de méditer et de connaître. La vérité du monde social, comme celle de l'univers naturel, n'est accessible qu'à une activité spécifique, scientifique. Cet acquis a changé la donne, porté un préjudice irréparable, par exemple, au genre romanesque qu'il condamne soit à la naïveté – c'est en l'absence de la sociologie que le romancier du XIX<sup>e</sup> siècle a pu se croire omniscient – soit à une inacceptable invraisemblance. Nul n'est plus censé ignorer les déterminants sociaux des personnages. (...) Un écrivain ne peut plus se contenter de lire les autres écrivains. Il lui faut enjamber le mur qui sépare, à l'université mais dans la société aussi, les disciplines et les métiers, lutter contre les conséquences mutilantes de la division du savoir. (Bergounioux, 2008: 189s).

### **Bibliographie :**

- BAILLY, Jean-Christophe (2011). *Le dépaysement, voyages en France*. Paris: Le Seuil.
- BERGOUNIOUX, Pierre (2008). *L'héritage, rencontre avec Gabriel Bergounioux*, Paris: Argol.
- BERGOUNIOUX, Pierre (2006a). *Carnet de notes, 1980-1990*. Paris: Verdier.
- BERGOUNIOUX, Pierre (2006b). « Entretien avec Patrick Kéchichian », *Le Monde des livres*, 3 mars, p. 12.
- CHAUVIER, Eric (2006). *Anthropologie*. Paris: Allia.
- CHAUVIER, Eric (2008). *Si l'enfant ne réagit pas*. Paris: Allia.
- CHOMBART DE LAUWE, Paul-Henry (1960). *Famille et habitation II. Un essai d'observation expérimentale*. Paris: CNRS.
- ERIBON, Didier (2009). *Retour à Reims*. Paris: Fayard.
- ERNAUX, Annie (2011). *Ecrire la vie*. Paris: Gallimard Quarto.
- FREMONTIER, Jacques (1971). *La Forteresse ouvrière : Renault*. Paris: Fayard.
- FRIDENSON, Patrick (2009) [Compte-rendu d'*Atelier 62*], *Le Mouvement social*, 228, p. 169 [en ligne : <http://www.lemouvementsocial.net/comptes-rendus/martine-sonnet-atelier-62-2008/> ]
- JABLONKA, Ivan (2012). *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*. Paris: Le Seuil.
- MAUGER, Gérard (2008). [Compte-rendu d'*Atelier 62*], *Savoir/Agir*, 6, pp. 159-170.
- MONTEMONT, Véronique (2009). « La vie à Billancourt », *La Faute à Rousseau*, 50, pp. 63-65.
- MONTEMONT, Véronique (2012). « Vous et moi : usages autobiographiques du matériau documentaire », *Littérature*, 166, pp. 40-54.
- MOTHE, Daniel (1965). *Militant chez Renault*. Paris: Le Seuil.
- NORA, Pierre *et al.* (1987). *Essais d'ego-histoire*. Paris: Gallimard.

- OZOUF, Mona (2009). *Composition française : retour sur une enfance bretonne*. Paris: Gallimard.
- PITTI, Laure (2002). *Les ouvriers algériens à Renault-Billancourt de la guerre d'Algérie aux grèves d'OS des années 1970*. Saint-Denis: Université Paris 8.
- R.N.U.R. (1951). *L'automobile de France*. Billancourt: Régie nationale des Usines Renault.
- RONIS, Willy (2008). *Ce jour-là*. Paris: Gallimard Folio.
- SONNET, Martine (2011), *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris: CNRS Ed./Ed. du Cerf.
- SONNET, Martine (2008). *Atelier 62*. Cognac: Le temps qu'il fait.
- SONNET, Martine (2011a). « Lire par dessus l'épaule de Manon Phlipon : livres et lectures au fil de ses lettres aux demoiselles Cannet (1772-1780) », *Histoire et civilisation du livre*, t. 7, pp. 349-374.
- SONNET, Martine (2011b). « *Le courrier des lecteurs d'Atelier 62* », *La faute à Rousseau*, n°58, pp. 37-39
- SONNET, Martine (2012). « L'émoi des demoiselles en voyage : du voyage dans quelques journaux intimes de jeunes filles du XIXe siècle », *Genre & histoire*, 2011, n° 9 [en ligne : <http://genrehistoire.revues.org/1382?&id=1382> ]
- STEPHANI, Antoine, BON, François (2004). *Billancourt*. Paris: Cercle d'art.
- TOURAINÉ, Alain (1955). *L'évolution du travail ouvrier aux usines Renault*. Paris: CNRS.
- VASSET, Philippe (2007). *Un livre blanc*. Paris: Fayard.
- VIART, Dominique (2009). « Le silence des pères au principe du récit de filiation », *Etudes françaises*, n° 45, 3, pp. 95-112 [en ligne : <http://www.erudit.org/revue/etudfr/2009/v45/n3/038860ar.pdf> ]
- WINOCK, Michel (2003). *Jeanne et les siens : récit*. Paris: Le Seuil.
- ZANCARINI-FOURNEL, Michelle (2009). [Compte-rendu d'*Atelier 62*], *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 29, pp. 267-268 [en ligne : <http://clio.revues.org/9316?&id=9316> ]